

CÔTE SAINT-LOUIS

175^E ANNIVERSAIRE



**HISTORIQUE DU QUARTIER - LES PAROISSES AU COTEAU SAINT-LOUIS
LES GRANDES FAMILLES - LES FOURS À CHAUX - UNE VISITE EN 1869
LA PISTE DE COURSE DU PARC ROYAL**

SOMMAIRE

NOUVELLES DE VOTRE SOCIÉTÉ

Événements3

MATIN GASTRONOMIQUE AU COTEAU SAINT-LOUIS

Illustration de Marie-Josée 4

ÉDITORIAL

Justin Bur 5

UN NOUVEAU VILLAGE INCORPORÉ EN 1846

Justin Bur 6

VISITE GUIDÉE DE CÔTE SAINT-LOUIS EN 1869

Gabriel Deschambault 8

L'IMPLANTATION DES PAROISSES AU VILLAGE DE CÔTE SAINT-LOUIS

Guy Laperrière10

LES NOMS DE RUES

Justin Bur13

DOSSIER CARTOGRAPHIQUE

Justin Bur14

QUELQUES NOTABLES DU COTEAU

Justin Bur16

LE MAIRE, LA FABRIQUE DE VINAIGRE ET LA GARE FANTÔME

Yves Desjardins18

LE LIEN QUI UNIT LES TANNERIES ET LES CARRIÈRES

Michel Gagné 20

UN PARC D'AMUSEMENT SUR LE PLATEAU, LE PARC-ROYAL

Yves Desjardins21

CHRONIQUE DU CENTRE DE DOCUMENTATION ET D'ARCHIVES

Huguette Loubert 24

PAGE DES MEMBRES

Huguette Loubert25

Page de couverture

Cette photographie de la rue Lagarde, prise depuis la rue Rivard, nous montre les petites maisons qui ont poussé au fur et à mesure de la croissance du village. Ces rues transversales ont permis de densifier le village ailleurs que sur la seule rue des Carrières (Berri). La photographie provient des archives familiales de Pierre-Paul Boucher.

Page 2 – La Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal • Vol. 16, no 3 • Automne 2021

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

Automne 2021 • Vol. 16, no 3

Rédacteur invité : Justin Bur
Rédacteur en chef : Gabriel Deschambault
Correctrice : Renée Dumas
Infographiste : Alejandro Natan

Comité du bulletin
Huguette Loubert, Gabriel Deschambault,
Michel Gagné, Justin Bur

Le bulletin est publié quatre fois par
année, les 21 mars, juin, septembre
et décembre.

Imprimeur : Centre de copies Papillon,
4465a, rue De La Roche

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives
nationales du Québec (BANQ) et
Bibliothèque et Archives Canada (BAC)

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

Centre de services communautaires du Monastère

4450, rue Saint-Hubert, local 419
Montréal H2J 2W9
514 563-0623
www.histoireplateau.org

Conseil d'administration

Huguette Loubert,
présidente et directrice du
Centre de documentation et d'archives
Gabriel Deschambault, vice-président
Robert Ascah, trésorier
Amélie Roy-Bergeron, secrétaire
et chargée des communications
Ange Pasquini, webmestre
Justin Bur, Lorraine Decelles, Michel Gagné,
Marie Heisler, Myriam Wojcik,
administratrices et administrateurs
Marie-Josée Hudon, représentante publicitaire



La Société d'histoire du
Plateau-Mont-Royal a été
fondée par Richard Ouellet le
8 janvier 2006 et est membre
de la Fédération des sociétés
d'histoire du Québec.

La SHP est un organisme de bienfaisance,
numéro 85497 1561 RR0001.

Membership : 20\$ par année.
**Il est possible de payer via notre site web
ou en envoyant un chèque
à l'adresse de la Société.**

NOUVELLES DE VOTRE SOCIÉTÉ

NOS CONFÉRENCES À LA MAISON DE LA CULTURE

Bonne nouvelle! La Maison de la culture a accepté de nous recevoir dans sa grande salle. Les conférences seront sonorisées de façon appropriée et l'équipement de projection sera plus performant. La salle sera aussi plus confortable et l'auditoire appréciera davantage les présentations. Notre présidente, Huguette Loubert, a amorcé les démarches auprès des responsables de l'arrondissement depuis un bon moment. Par la suite, sa grande ténacité ainsi que sa diplomatie légendaire ont fait réussir le projet. D'ailleurs, la Maison de la culture fêtera son 40^e anniversaire en 2024 et il est possible que la SHP soit sollicitée pour marquer l'événement d'une quelconque façon.

La première conférence sera diffusée en ligne puisque la conférencière demeure loin de Montréal. Elle sera présentée par Sergine Desjardins, le 21 octobre prochain et portera sur Robertine Barry, journaliste et féministe engagée. La deuxième conférence sera présentée à la Maison de la culture et sera offerte par Justin Bur; elle portera sur le 175^e anniversaire de Côte-Saint-Louis. Il y aura aussi une conférence portant sur le curé de Saint-Jean-Baptiste, Magloire Auclair, par Guy Laperrière. Une quatrième portera sur Marie Labrecque et les filles-mères de la Miséricorde, par Andrée Lévesque.

Par ailleurs, la captation de la récente conférence présentée par Mme Joanne Burgess, concernant les tanneries à Montréal et sur le Plateau, est maintenant en ligne et accessible sur notre site <https://histoireplateau.org/publications-histoire-plateau/nos-conferences/>

Soyez attentifs à nos infolettres.

VISITES DE L'ŒUVRE DE VICTOR BOURGEOU

Le Musée des Hospitalières nous informe qu'il organise des visites guidées présentant l'œuvre montréalaise de l'architecte Victor Bourgeau. Le circuit « Les débuts de Bourgeau à Montréal » présente les bâtiments des communautés religieuses, tels l'Hôtel-Dieu des Hospitalières de Saint-Joseph et la maternité des Sœurs de la Miséricorde, sur René-Lévesque. Un autre parcours présente différents éléments situés au

centre-ville ouest. Ces visites complètent l'exposition qui se tient au Musée : « Victor Bourgeau, un évêque et son architecte ». Il y a trois circuits, un pédestre et deux en autobus. Consultez le site du Musée pour plus de détails. <https://musedeshospitalieres.qc.ca/activites/victor-bourgeau/>

EXPOSITION DU MUSÉE DES HOSPITALIÈRES

Le Musée des Hospitalières propose du 14 août jusqu'à la fin octobre, son exposition « Victor Bourgeau. Un évêque et son architecte ». Vous découvrirez comment Bourgeau a largement contribué à façonner Montréal, à une époque où Mgr Bourget structurait le réseau catholique montréalais d'assistance publique (hôpitaux, orphelinats, refuges, en plus des maisons d'enseignement).

UN PATRIMOINE ICONIQUE AU PLATEAU SE RETROUVE AU MUSÉE

Nous étions très attristés par la fermeture de la bijouterie J.O. Roy après plus de cent ans de loyaux services. Tout le monde s'inquiétait également pour l'avenir des magnifiques enseignes commerciales qui ornaient la façade. L'enseigne principale est toujours en place et fait l'objet d'un intérêt de la part de l'arrondissement qui souhaite préserver certaines enseignes à caractère patrimonial dans le quartier. Mais les plus petits éléments étaient voués à la disparition.

Gabriel Deschambault a contacté M. Normand Roy afin de connaître son intérêt à nous confier la petite enseigne signature qui se trouvait fixée au-dessus des vitrines. Avec son accord, nous avons tenté de réutiliser l'enseigne comme un rappel de l'existence de ce commerce centenaire. C'était compliqué, compte tenu de ses dimensions.

Nous avons alors contacté le Musée de l'enseigne de Montréal qui relève du département des Études en communication de l'Université Concordia. Les personnes contactées se sont montrées emballées par la qualité de l'artéfact et par sa signification importante pour l'histoire commerciale de l'avenue du Mont-Royal. Elles l'acceptent avec joie. Nous vous reviendrons avec plus de détails sur ce sujet.

PETIT MATIN GASTRONOMIQUE AU COTEAU SAINT-LOUIS



À l'aube de ce matin frisquet de printemps, les poêles à deux ponts ronflent déjà dans les cuisines afin de réchauffer les intérieurs, de faire bouillir l'eau pour la théière et de préparer le déjeuner. Il est fort possible que ce premier repas de la journée comporte, en plus d'une généreuse couenne de lard, des «binnes», et peut-être aussi des tranches de «porc frais» et quelques morceaux d'une bonne miche de pain de ménage. Il faut bien se préparer pour une dure journée à la carrière. Les Pieds-Noirs du quartier ne sont pas à la diète. Marie-Josée Hudon nous présente ici les petites maisons villageoises du Chemin des Carrières, l'actuelle rue Berri. L'heure est calme et seuls les oiseaux prennent de leur côté, le déjeuner dans la rue.

Gabriel Deschambault



*Tableau de Marie-Josée Hudon,
artiste portraitiste et fondatrice du*

Musée
des Grands Québécois
Une autre **forme** de **mémoire**
www.mdgq.ca



Justin Bur,
Administrateur SHP et rédacteur invité

ÉDITORIAL

CÔTE SAINT-LOUIS 175^E ANNIVERSAIRE

L'ANNÉE 2021 marque le 175^e anniversaire d'un détail administratif : l'incorporation du village de Côte Saint-Louis, par proclamation le 14 octobre 1846¹. Ce geste allait avoir des suites intéressantes, car le territoire initial du village représente presque 60 % de l'arrondissement du Plateau-Mont-Royal (avec, en plus, à peu près tout le secteur Petite-Patrie de l'arrondissement voisin). C'est donc un anniversaire digne d'être souligné par la Société d'histoire et une occasion de réfléchir à quelques aspects de la vie au XIX^e siècle en périphérie de Montréal.

Nous commençons par quelques pages sur le contexte de la création du village : on est dans le secteur des carrières de pierre grise, à un moment où Montréal réalise un programme impressionnant de construction d'édifices publics avec cette pierre. Il sera question aussi de la coexistence étrange des noms Côte et Coteau Saint-Louis.

Ensuite, Gabriel Deschambault nous propose une visite guidée du village, une visite qui a lieu en 1869, à l'aide de la superbe carte topographique compilée cette année-là.

Qui dit village du XIX^e siècle au Québec dit paroisse. Dans notre cas, le demi-siècle d'existence de Côte Saint-Louis a vu l'établissement de plusieurs églises de différentes confessions en plus d'œuvres menés par différentes congrégations religieuses, dont l'histoire est résumée par Guy Laperrière.

On poursuit avec quelques-unes des familles notables du village, les tanneurs, les carriers, les politiciens et, bien sûr, les promoteurs immobiliers qui ont laissé leurs noms dans la petite histoire ou dans la toponymie. D'ailleurs, une liste des noms de rue du village accompagne un dossier cartographique présenté dans les pages centrales.

Dans les années 1870, Côte Saint-Louis vivait une effervescence inhabituelle à cause de l'arrivée anticipée d'un nouveau chemin de fer et d'une gare située sur l'avenue du Mont-Royal. Yves Desjardins nous raconte cet épisode farfelu.

Avant les carrières, le premier noyau du village s'était formé autour d'une tannerie. Avec les carrières de pierre calcaire, on trouve généralement des fours à chaux (il y en aura sur le Plateau jusqu'aux années 1920... !). Michel Gagné nous explique le lien entre les deux et nous ouvre les yeux sur quelques désagréments subis par leurs voisins.

C'est également Yves Desjardins qui nous montre que les gens de Côte Saint-Louis avaient leur côté moins sérieux. Rendez-vous au Parc-Royal pour les plus beaux spectacles, les plus célèbres artistes ! Entrée 10 cents !

On termine avec l'habituelle chronique du Centre de documentation et d'archives, et un témoignage d'une membre au sujet de sa statuette mystérieuse. Bonne lecture, bon apprentissage et bon divertissement !

Notes. – 1. *Gazette du Canada*, 24 octobre 1846, p. 3361 et 3367. À cause d'une erreur, la proclamation a dû être modifiée le 20 octobre (publication dans la *Gazette du Canada* en novembre)



UN NOUVEAU VILLAGE INCORPORÉ EN 1846

Justin Bur,
Administrateur SHP et rédacteur invité

A quoi ressemblait l'île de Montréal en 1846, au moment de l'incorporation du village de Côte Saint-Louis?

Montréal, avec ses presque 50 000 habitants, est alors la plus grande ville de la province du Canada, ayant dépassé Québec depuis un quart de siècle. Pourtant, la zone urbaine arrive à peine à la hauteur de la rue Sherbrooke. Le canal de Lachine a déjà 20 ans et on est en train de l'élargir; les berges du canal accueillent des usines attirées par l'énergie hydraulique et un chemin de fer, le premier sur l'île, est en construction entre Montréal et Lachine. Sur le flanc est de la montagne, on exploite de nombreuses carrières d'où on extrait une pierre calcaire de qualité. C'est justement la célèbre pierre grise de Montréal qui a obtenu ses lettres de noblesse en servant à la construction de la nouvelle église Notre-Dame, entre 1824 et 1829.

L'Union des anciennes provinces du Bas-Canada (capitale : Québec) et du Haut-Canada (capitale : Toronto), survenue en 1841, a été précédée de nombreuses réformes de gouvernance à la suite des troubles de 1837. En 1840, on a entamé l'abolition de la tenure seigneuriale sur l'île de Montréal et mis en place la corporation municipale permanente de la Cité de Montréal (après un essai temporaire entre 1832 et 1836). La nouvelle province a besoin d'une nouvelle capitale; on choisit d'abord Kingston, mais les députés y sont malheureux et signent une pétition pour qu'elle soit transférée à Montréal, le centre économique et culturel de la province. Leur vœu est exaucé en 1844. Montréal avait déjà des plans de construction ambitieux et, maintenant, on prend les bouchées doubles. Le marché Bonsecours! Le nouveau palais de justice! La Banque de Montréal! L'église Saint-Patrick! Et d'autres encore, tous construits en pierre grise.

Le secteur des carrières est connu sous plusieurs noms : Coteau Saint-Louis (le vieux nom des Sulpiciens), Tanneries-des-Bélair (pour le noyau villageois – même si les tanneries ont disparu depuis des décennies) ou encore Mile End (introduit un peu avant 1810). Sur le plan administratif, ce territoire est hors des limites de la ville de Montréal, mais il est inclus dans les limites de la paroisse de Montréal. En 1845, la législature adopte une loi¹ érigeant en municipalité chaque paroisse de l'ancien Bas-Canada, hors des villes de Québec et de Montréal. La paroisse de Montréal devient ainsi la municipalité d'Hochelaga. En 1846, Hochelaga demande à la législature² d'être scindée en cinq municipalités rurales autour de Montréal. La loi prévoit aussi que les noyaux villageois peuvent se séparer de leur municipalité rurale pour s'incorporer comme village. C'est ce que font les propriétaires de carrières des Tanneries-des-Bélair, plus tard la même année, en détachant 8 km² de terres au nord de Montréal pour incorporer le village de Côte Saint-Louis (voir les cartes aux pages centrales).

Mais toute cette activité municipale n'était que temporaire : un essai d'une durée de deux ans. En 1847, les municipalités rurales disparaissent en faveur de comtés; il faudra attendre 1855 pour la mise en place d'un système municipal permanent. En revanche, les villages incorporés restent. C'est ainsi que Côte Saint-Louis sera la plus ancienne municipalité sur l'île de Montréal, après la ville de Montréal, jusqu'à son annexion par Montréal en 1893.

Côte Saint-Louis perdra une partie de son territoire à deux reprises. En 1861, la partie au sud de l'avenue du Mont-Royal se sépare pour devenir le village de Saint-Jean-Baptiste, annexé ensuite par Montréal en 1886. En 1878, la partie ouest, depuis l'actuelle avenue Henri-Julien, se sépare pour former Saint-Louis-du-Mile-End, plus tard la ville de Saint-Louis, annexée début 1910.

Notes. — 1. 8 Vict. cap. 40. 2. 9 Vict. cap. 78.

CÔTE OU COTEAU?

Vous voyez dans ce bulletin deux noms pour le territoire dont nous discutons : Côte Saint-Louis et Coteau Saint-Louis. Ce n'est pas par erreur !

Lorsqu'on parle des anciennes terres agricoles de l'île de Montréal, on entend souvent le terme « côte », qui fait référence à un regroupement de terres perpendiculaires à la rive (côte) d'un cours d'eau, ou sinon à un chemin. Le terme remonte aux années 1660. Mais certains de ces groupes de terres sont appelés différemment par les Sulpiciens, par exemple la pointe Saint-Charles ou les terres du Courant Sainte-Marie. Le point le plus haut de la ville, à ses débuts, était une butte qu'on appelait coteau Saint-Louis (sur laquelle était construit un moulin à vent puis une petite citadelle, avant d'être arasée en 1819). Les terres localisées directement en arrière de la ville ont donc reçu le nom de « terres du Coteau Saint-Louis ». Ce nom est déjà utilisé dans une ordonnance de 1707.

Lors de l'incorporation municipale de 1846, le nom Côte Saint-Louis apparaît pour la première fois. Rien n'explique ce changement soudain; on peut supposer qu'un souci d'uniformité a prévalu : si l'île de Montréal est divisée en plusieurs côtes, pourquoi est-ce que ce ne serait pas la *Côte* Saint-Louis comme les autres? De toute manière, c'est le nom qui apparaît dans la proclamation de l'incorporation du village, et c'est le nom officiel de la municipalité jusqu'en 1893.

Mais les gens du coin n'ont jamais adopté le changement de nom. L'usage populaire restera toujours « Coteau Saint-Louis ».

En consultation avec la SHP, l'arrondissement du Plateau-Mont-Royal remet ce vieux toponyme à l'honneur en septembre 2013 en inaugurant la place du Coteau-Saint-Louis, avenue Laurier autour de la station de métro.

Voir aussi

Bulletins sur des thèmes connexes :

La naissance du Plateau, printemps 2017

Carrières et pierre grise, été 2019

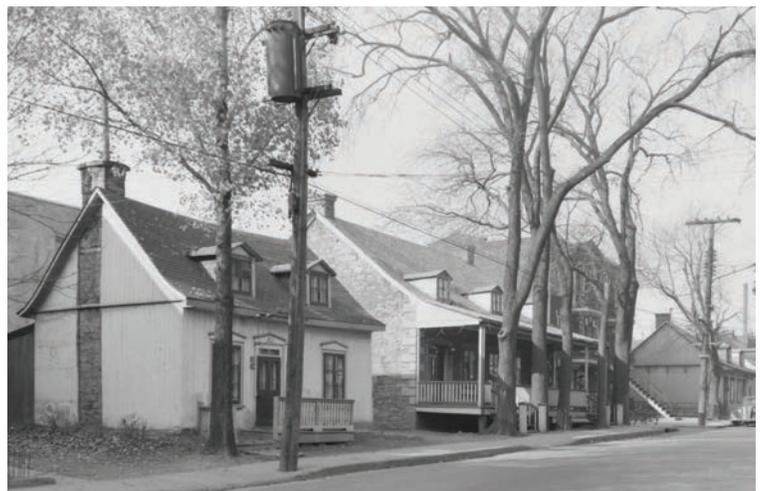
Le Plateau agricole, hiver 2020

D'autres articles dans d'anciens bulletins :

Les anciennes pistes de courses, été 2016

Une journée aux courses, hiver 2012

Page commémorative dans *La Presse*,
à l'occasion de l'annexion de Côte Saint-Louis
Samedi 25 novembre 1893 [BAnQ]



Rue des Carrières vers 1950

Source : BAnQ, Edgar Gariépy fonds du ministère
de la Culture et des Communications



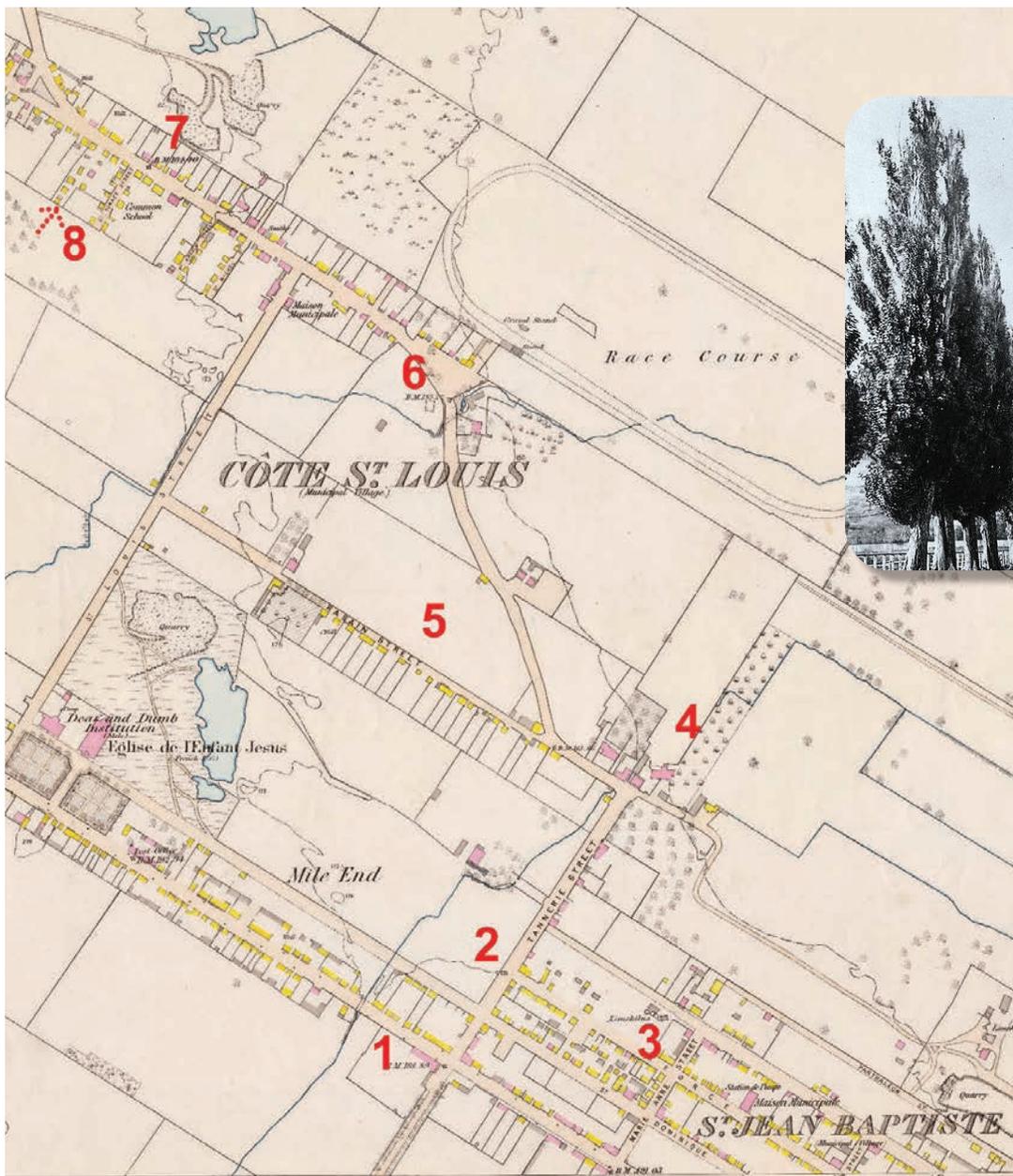
Gabriel Deschambault
Vice-président de la Société d'histoire du Plateau

VISITE GUIDÉE DE CÔTE SAINT-LOUIS EN 1869

J'AIMERAIS vous présenter Côte Saint-Louis, ce premier village du Plateau tel qu'il apparaissait en 1869. On pourra ensemble parcourir les rues, regarder certains bâtiments, apprendre quelques petits secrets, qui vous permettront de vous transporter dans le temps et de voir votre quartier sous un autre jour.

Les personnes qui adorent consulter de vieilles cartes seront comblées. Nous utiliserons pour notre visite une carte préparée par les militaires britanniques en 1869, avant qu'ils ne quittent le pays; un relevé d'une précision incroyable. On l'appelle la carte des « Fortification Surveys ». Tout y est inscrit et on ne ratera rien. Chaque point d'intérêt est marqué d'un chiffre.

1. Angle Saint-Laurent et Tannerie[s] street, la carte nous indique le fameux hôtel Mile-End et l'alignement de peupliers que l'on voit sur les vieilles photos de ce carrefour. Nous sommes à la frontière entre Côte Saint-Louis (au nord de la rue des Tanneries) et Saint-Jean-Baptiste (au sud). Le territoire de ce dernier a été retranché de celui de Côte Saint-Louis en 1861.
2. Au coin de Georges-Hypolite (Coloniale), on voit de petites maisonnettes avec des toits à deux versants qui existent toujours aujourd'hui. Ces édifices peuvent être considérés comme les plus anciens de l'avenue. Leurs espaces commerciaux du rez-de-chaussée, qui semblent d'origine, annoncent déjà le futur caractère de l'avenue du Mont-Royal.
3. Sur De Bullion, près de Marie-Anne, et un peu plus loin à droite, on voit les mots « *lime kilns* ». Ce sont des fours à chaux, qui sont toujours nombreux à proximité des carrières. Ces installations sont polluantes, mais à cette date, le développement résidentiel n'est pas encore à proximité. La chaux est produite afin de fabriquer le mortier pour les constructions de maçonnerie, mais aussi pour le processus de tannage des peaux, autre industrie importante dans le secteur, comme nous le verrons au point 4.
4. Nous sommes ici au cœur de ce qui a lancé le développement du quartier. La famille Plessis-Bélaïr a créé cette exploitation de tanneries en 1714, en plein milieu de nulle part. À peine 70 ans après la fondation de Montréal, il fallait être téméraire pour s'éloigner autant de la ville. Mais l'obligation d'épargner l'urbanité des mauvaises odeurs du processus de tannage et la signature récente (1701) de la Grande Paix de Montréal avec les nations autochtones ont probablement assuré à tous une saine tranquillité d'esprit. On constate que la future avenue du Mont-Royal se bute sur cette tannerie. La carte nous montre aussi les nombreux ruisseaux et fossés qui parcourent le secteur. La tannerie, qui exige beaucoup d'eau, est alimentée par un ruisseau provenant de la montagne; elle déverse ses eaux usées plus bas vers la ville, par des fossés qui se jettent à l'endroit qui sera occupé plus tard par l'étang inférieur du parc La Fontaine.
5. Le long de l'actuelle rue Henri-Julien (anciennement Robin – la carte indique « Rabain », une erreur orale), entre la rue des Tanneries et le futur boulevard Saint-Joseph, se trouve un ensemble de lots découpés après 1854 par Louis Robin dit Lapointe, permettant au village des tanneries de prendre de l'expansion. La carte montre qu'au début, on y a construit de minuscules bâtiments de bois. Au fil des ans, ils ont été rejoints par des dépendances et remplacés par des structures plus solides. La rue Demers dans sa partie « jardin » conserve quelques vieilles maisons de ce lotissement. Quant au chemin des Carrières, il bifurque juste en haut de Mont-Royal vers le site des grandes carrières qui ont vu le jour plus au nord.
6. Cette petite place se trouve à la hauteur de Saint-Joseph, et le chemin des Carrières emprunte ici une voie plus droite qui, bien plus tard, sera absorbée dans la trame usuelle. C'est aussi l'entrée du deuxième



Mount Royal Avenue 1859
 (point 1 sur la carte).
Source : Musée McCord
 N-0000.193.61.1 /
 William Notman.

Extrait des « Fortification Surveys » (annoté).

Source : Bibliothèque et archives Canada / H. S. Sitwell, Ordnance Survey Office, 1869-1871.

champ de courses Mile End (1856–1869) qui s’étire presque de l’avenue du Mont-Royal à la rue Laurier. La place triangulaire sera nommée square des Carrières en 1905, puis square Paul-Martineau en 1935, avant de disparaître en 1965 lors de la construction de la station de métro Laurier.

7. Nous sommes maintenant au cœur du noyau villageois de Côte Saint-Louis. C’est le village des Pieds-Noirs; les fameux carriers qui sortent la pierre de la carrière que l’on voit derrière leurs maisons. Cette pierre, une fois taillée, sera acheminée par fardier vers le Vieux-Montréal en empruntant justement le chemin des Carrières, la rue des Tanneries, et la rue Saint-Laurent ou, sinon, le chemin Papineau. Plusieurs bâtiments de

l’ancien village subsistent encore sur la rue Berri et méritent une visite.

8. Nous sommes ici dans l’axe de la perspective représentée en page de couverture du bulletin, avec les maisons à pignons de la rue Lagarde. En 1869, la rue n’existe pas encore mais les bâtiments sont déjà construits. Dans un premier geste d’urbanisme réfléchi, ces petites rues latérales au chemin des Carrières (devenu la rue Berri) apparaissent afin de permettre de densifier un secteur qui se développe rapidement. Le chemin est déjà tout construit et ne peut recevoir d’autres implantations.

Sortez vos loupes pour examiner la carte; vous ne le regretterez pas.



L'IMPLANTATION DES PAROISSES AU VILLAGE DE CÔTE SAINT-LOUIS

Guy Laperrière
Membre de la SHP

EN 1846, quand le village de Côte Saint-Louis est incorporé, il n'y a aucun lieu de culte à proximité. Les fidèles catholiques appartiennent à la paroisse Notre-Dame, la seule de la ville de Montréal, à la charge des Sulpiciens. Ces derniers sont en lutte avec M^{sr} Ignace Bourget, évêque depuis 1840, qui devra se battre longtemps contre eux pour pouvoir démembrer Notre-Dame afin d'ériger de nouvelles paroisses.

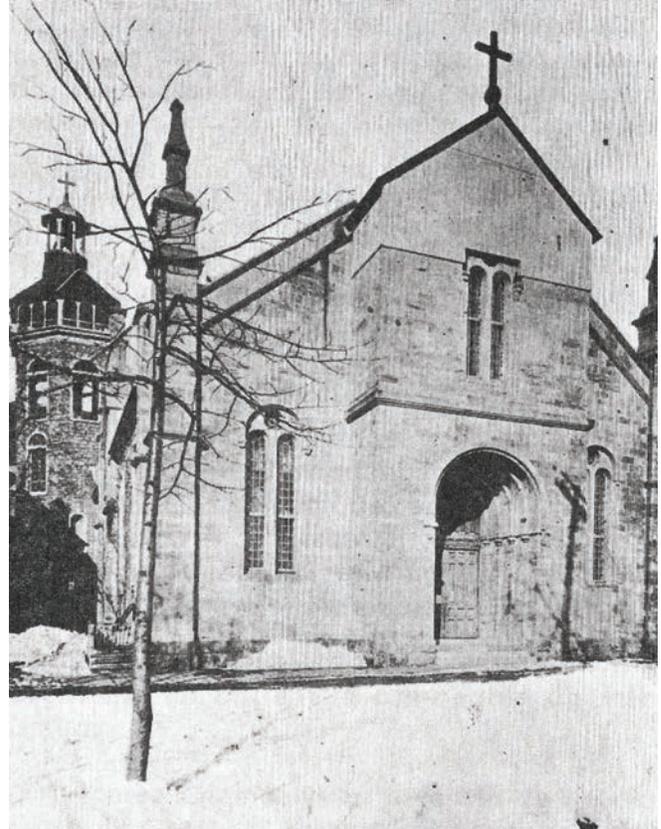
M^{sr} Bourget travaille également à établir à Montréal une série d'œuvres caritatives. L'une d'elles, l'Institution des sourds-muets, née à Montréal en 1848, est transférée par M^{sr} Bourget dans le nouveau village en 1849. En même temps, il charge une des communautés qu'il a recrutées en France en 1847, les Clercs de Saint-Viateur (C.S.V.), de s'en occuper.

UN PREMIER NOYAU : SAINT-ENFANT-JÉSUS

Cette institution est à l'origine du premier noyau paroissial de ce futur quartier, dont le cœur sera l'église Saint-Enfant-Jésus du Mile-End¹. En 1849, on construit d'abord l'Institution des sourds-muets, sur la rue Saint-Dominique à l'angle de la rue Saint-Louis (aujourd'hui Laurier). Nous sommes alors en pleine campagne, là où on aimait mettre, au loin et au grand air, les institutions de santé. C'est un édifice en pierre de trois étages, construit sur un terrain donné par le D^r Pierre Beaubien. L'édifice abrite aussi une école et une chapelle, tenues toutes deux par les Clercs de Saint-Viateur.

Plus tard, des ateliers s'ajouteront, de chaque côté de la rue Saint-Louis, car cet internat pour garçons âgés d'au moins 9 ans avait des visées à la fois scolaires et professionnelles, notamment l'apprentissage manuel : couture, cordonnerie, reliure, imprimerie, menuiserie, peinture, forge.

M^{sr} Bourget confie aussi aux C.S.V. la desserte de la nouvelle église Saint-Enfant-Jésus. Les propriétaires



La façade d'origine de l'église Saint-Enfant-Jésus

[Le diocèse de Montréal à la fin
du dix-neuvième siècle, 1900; BAnQ]

des carrières, à l'origine du village de Côte Saint-Louis, auraient préféré que l'église soit plus à l'est, là où se trouve aujourd'hui l'église Saint-Denis. Mais Pierre Beaubien tenait à valoriser ses terrains et s'était entendu avec M^{sr} Bourget. C'est le père Lahaye qui mènera à bien le projet : levée de fonds et bénédiction de la pierre angulaire en 1857, première messe à Noël 1858. L'édifice, œuvre de l'architecte Victor Bourgeau, sera en 1903 agrandi et doté d'une façade conçue par Joseph Venne.

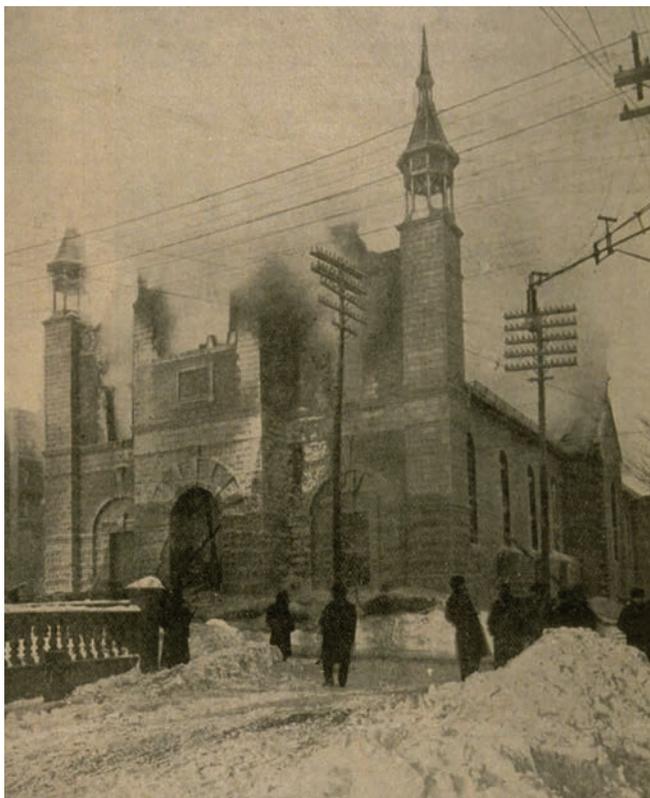
Finalement, après la victoire de M^{sr} Bourget sur les Sulpiciens, la paroisse est érigée canoniquement en 1867.

C'était une paroisse au très vaste territoire : d'Outremont à Rosemont, de la rue Duluth à la rue Bélanger.

Quelques années plus tard, en 1874, les Sœurs de la Providence construisent un couvent et un hospice à l'angle du boulevard Saint-Joseph et de Saint-Dominique, sur un autre terrain donné par les Beaubien, ce qui complète ce premier ensemble paroissial.

UN PREMIER DÉTACHEMENT : SAINT-JEAN-BAPTISTE

Le village de Côte Saint-Louis ne conserve pas longtemps sa grande taille. En 1861, quinze ans après sa création, il voit tout le territoire au sud de l'avenue du Mont-Royal se détacher pour former le village de Saint-Jean-Baptiste. En grandissant, le nouveau village établit son propre noyau paroissial avec l'église Saint-Jean-Baptiste en 1874, rue Rachel; en face, l'Académie Marie-Rose, construite aussitôt après, en 1875; et, enfin, l'Hospice Auclair inauguré en 1896, du nom du curé Magloire Auclair (1880-1910). L'église passera au feu deux fois (1898, 1911) et sera reconstruite chaque fois dans de plus vastes proportions.



La première église Saint-Jean-Baptiste (1874–1898) de l'architecte Alphonse Raza (modifiée par Joseph Venne), au moment de sa destruction par le feu. [BAHQ numérique]



L'église anglicane All Saints en 1890
[William Notman & Sons, Musée McCord]

DES ÉGLISES PROTESTANTES

Les protestants ont aussi leurs églises dans Côte Saint-Louis. Les premiers à s'y construire sont les méthodistes : les *Trustees of the Coteau St. Louis Congregation of the Methodist Church* acquièrent en 1886 un terrain à l'angle de l'avenue du Mont-Royal et de la rue Berri, qui deviendra la *Mount Royal Avenue Methodist Church*².

Un peu plus haut dans l'échelle sociale, les anglicans inaugurent en 1889 l'*All Saints Church*, à l'intersection des rues Saint-Denis et Marie-Anne, agrandie en 1899 pour pouvoir accueillir 200 personnes.



L'église presbytérienne St. Giles, rue Saint-Denis
[BAHQ numérique]

Enfin, l'église presbytérienne Knox ouvre en 1891 la *Cote St. Louis Presbyterian Mission*, à l'angle des rues Henri-Julien et des Carrières (Gilford). Elle engage le jeune architecte Edward Maxwell pour construire en 1892 un temple de 250 places, au coin de Saint-Denis et des

Carrières; devenue une congrégation indépendante, elle prend le nom de *St. Giles Church*, en 1894.

DEUX MONASTÈRES CATHOLIQUES

Les années 1890 voient la population augmenter rapidement. Sur l'avenue du Mont-Royal apparaît, à partir de 1890, ce qui deviendra le Sanctuaire du Très-Saint-Sacrement. Pour la construction du monastère et de la chapelle, on raconte qu' « en 1892, on organise une procession de quelque 150 fardiens chargés de pierres des carrières du Coteau Saint-Louis qui ont été payées par voie de souscription ». Juste en face, on bâtit en 1896 le Pensionnat Saint-Basile, tenu par les Sœurs de Sainte-Croix.

Enfin, toujours en 1896, les Carmélites construisent leur monastère près de la rue Saint-Denis, sur l'avenue du Carmel.

LA PAROISSE ET L'ÉGLISE SAINT-DENIS

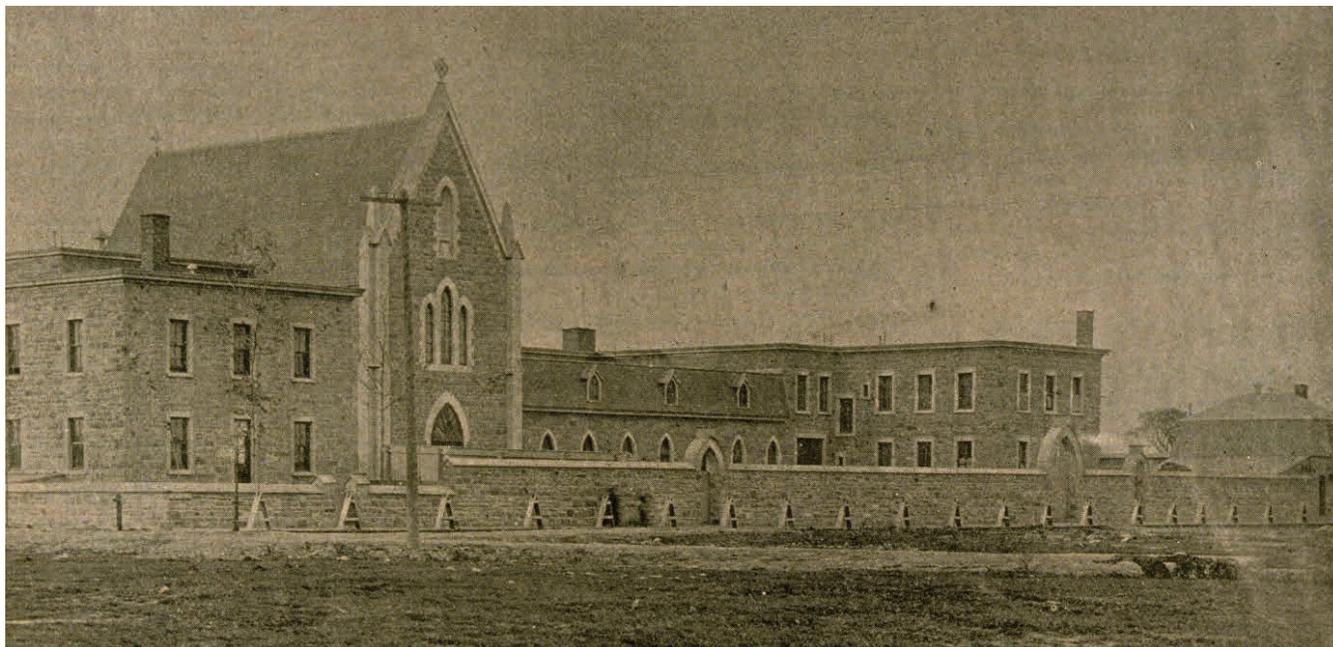
Mais déjà, le village de Côte Saint-Louis n'existe plus : il est annexé à Montréal en 1893 et prend le nom de quartier Saint-Denis. Durant cette même décennie,

la paroisse Saint-Denis est fondée. Les habitants du village avaient toujours protesté contre l'éloignement de l'église Saint-Enfant-Jésus : leurs vœux sont enfin exaucés quand est érigée l'église Saint-Denis sur la rue Saint-Louis (Laurier), là où se trouvait le centre de leur village.

Cela ne se fit pas sans peine. On ouvre d'abord une desserte de Saint-Enfant-Jésus dans l'école des Clercs de Saint-Viateur, rue Saint-Louis, près de Saint-Denis. Puis, après des pétitions des fidèles en mai 1895 et, de nouveau, en octobre 1898, la paroisse est enfin érigée le 19 décembre 1898. L'église sera finalement inaugurée en 1913. À cette époque, les curés avaient la vie longue : le curé fondateur, J.-A. Geoffrion Saint-Jean, sera curé de 1898 à 1937.

De leur côté, les catholiques irlandais inaugureront aussi leur église, *Saint-Michael the Archangel*, construite en 1904, rue Boucher. L'église actuelle à l'angle des rues Saint-Viateur et Saint-Urbain, œuvre de l'architecte Aristide Beaugrand-Champagne, date de 1914–1915.

Le village de Côte Saint-Louis a donc connu une vie paroissiale bigarrée, à l'image même de cette communauté, au gré de l'augmentation rapide de sa population.



Le Carmel de Montréal peu après son inauguration en 1896.

BAnQ numérique

Notes. — **1.** La plus grande partie des renseignements factuels présentés dans cet article proviennent de Justin Bur *et al.*, *Dictionnaire historique du Plateau Mont-Royal*, Montréal, Écosociété, 2017, 475 p. Le responsable de ce numéro, Justin Bur, a révisé l'article et y a apporté de nombreuses précisions, et je le remercie sincèrement. **2.** Spécialement pour cet article, Justin Bur a effectué des recherches dans le *Registre foncier*, qui ont permis d'établir l'histoire de cette congrégation.

RUES À CÔTE SAINT-LOUIS

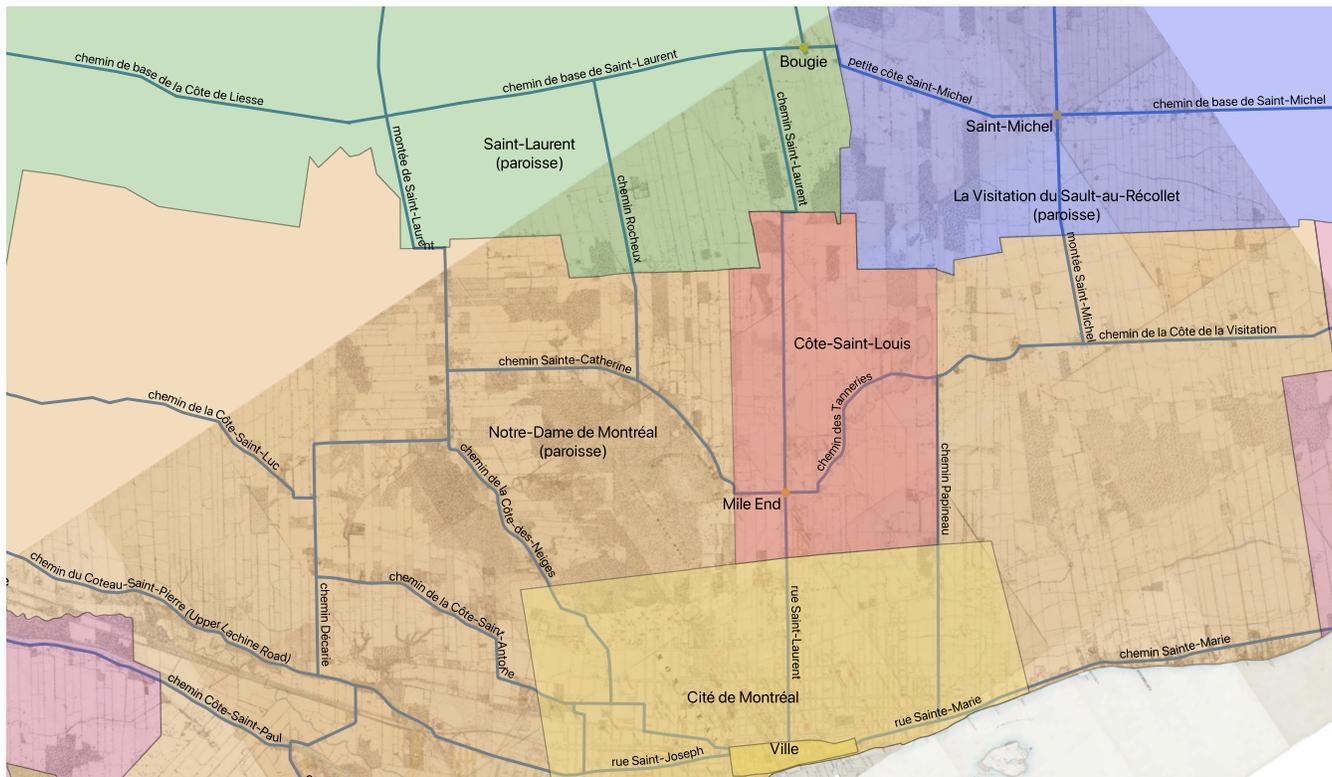
Nom commémoratif de signification locale

Nom relié à un propriétaire foncier

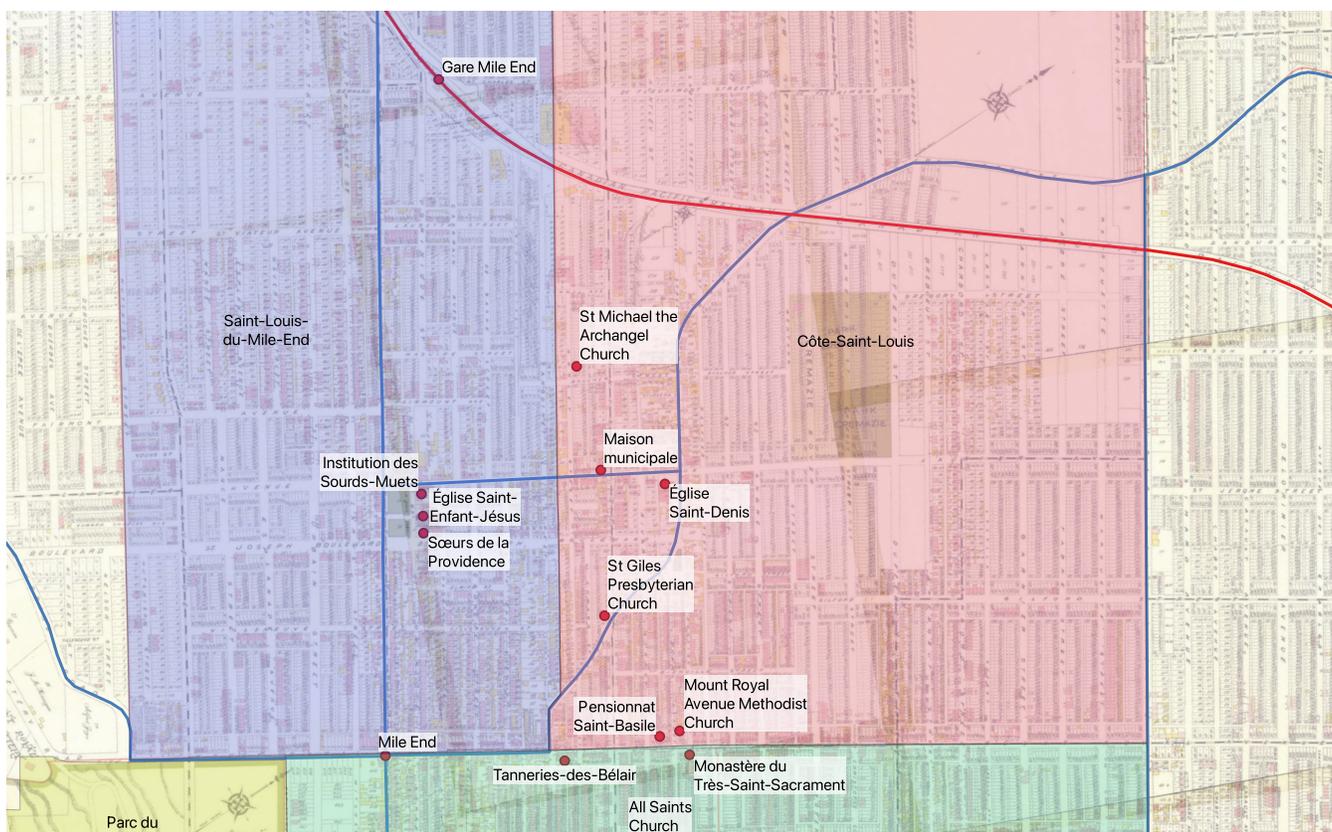
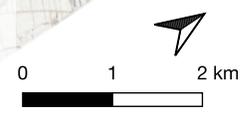
Nom commémoratif de la Grande Histoire

Liste compilée par Justin Bur,
surtout à partir des dossiers de rues
(Archives de la Ville de Montréal)

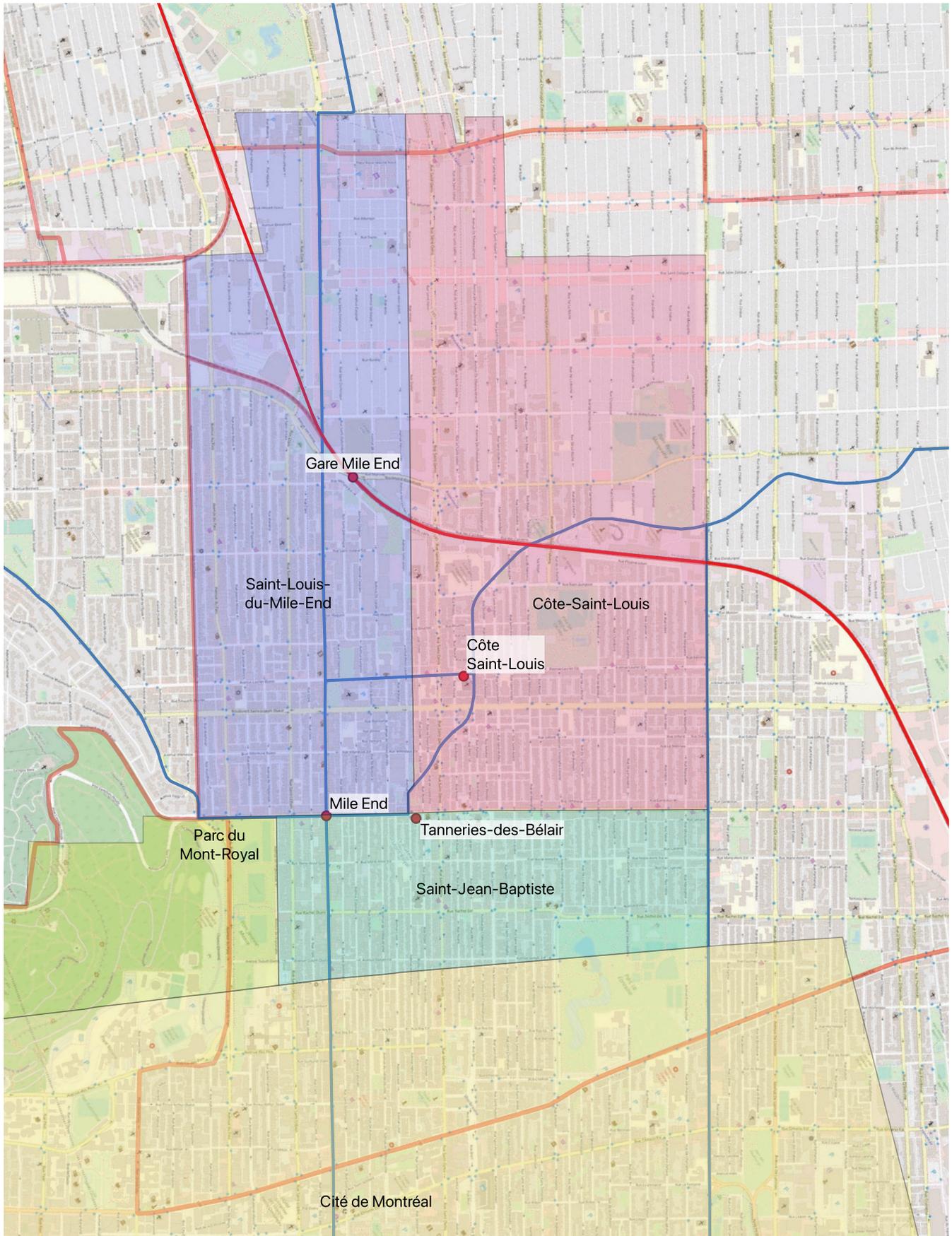
Nom d'origine	Premier changement	Autre changement
Ch. des Tanneries	1874 : Carrière – raison d'être de Côte Saint-Louis	1935 : Gilford, Berri
Robin – Joseph Robin dit Lapointe, maître des postes	1897-08-02 : Sanguinet (comme au sud)	1911-05-29 : Henri-Julien
Saint-Michel	1899-04-04 : Bibaud – Michel Bibaud, historien originaire de Côte-des-Neiges	
Saint-Amable – Amable Gaudry, premier maire	1899-04-04 : Garneau – François-Xavier Garneau, historien national	
Saint-Ignace – Ignace Boucher, premier secrétaire	1899-04-04 : Boucher – Pierre Boucher, fondateur de Boucherville (ou encore Ignace Boucher?)	1902 proposition : St. Michael, lors de l'établissement de la paroisse irlandaise
Lacroix (selon Ville 1899) (note : sur Goad 1890 pl. 73, Desjardins; sur un plan dans le dossier rue St-Grégoire, des Rameaux)	1899-04-04 : Lamoricière – Louis Juchault de Lamoricière, général français, zouave	1934 : Saint-Grégoire (comme à l'est) – la paroisse renommée Immaculée-Conception
Saint-François-Xavier – F-X Prénoveau, maître carrier	1899-04-04 : Prénoveau – famille d'anciens carriers et maires	
Saint-Louis – nom de la municipalité	1899-04-04 : Laurier – Wilfrid Laurier, premier ministre	
Saint-George	1899-04-04 : Vermette – famille de CSL, ancien échevin	1922 : Chapais – Thomas Chapais, historien, sénateur
Dupré – famille de carriers	1899-04-24 : Pierre-Paul-François de Lagarde – sulpicien, missionnaire auprès des Iroquois	
Du Palais – 1878 : palais de cristal?	1912 : boul Saint-Joseph	
Saint-Joseph – 1875 : Joseph Poitevin, riverain; famille de carriers [YD CSL]	1911 : De Lauzon – Jean de Lauzon, Compagnie des Cent-Associés	
Saint-Étienne – Étienne Perrault, riverain (selon pétition 1897, non vérifié)	1897 / 1899-04-04 : Pontiac – chef outaouais	
Perrault – 1874 : Urgèle & Jacques Perrault, propriétaires, lot 162	1899-04-04 : De Bienville – J-B Le Moyne de Bienville, fondateur de la Nouvelle-Orléans	
Lorge – 1874 : Cornélius Lorge, propriétaire, lot 197	1899 : Saint-Édouard (emprise décalée de 30 pieds à l'est)	1911 : Grand-Pré – village en Acadie (Longfellow, Évangéline)
1905 : parc/square des Carrières : triangle au sud du village	1935 : square Paul-Martineau – Paul-Gédéon Martineau, ancien échevin	1965 : disparu – station de métro Laurier, sortie Saint-Joseph
1902 : parc/square Lamoricière : triangle au nord du village	1935 : square Georges-Guilbeault – ancien citoyen important	
1939-05-29 : ruelle Christophe-Colomb (côté est au nord de M-R)	1962-06-21 : rue Poitevin – Joseph Poitevin, « un des premiers et mieux connus des Pieds-Noirs »	



Le découpage municipal du centre de l'île de Montréal en 1855. La municipalité de la Paroisse de Montréal (orange) est interrompue par la Cité de Montréal (jaune) et le village incorporé de Côte-Saint-Louis (rouge). On voit les municipalités de paroisse voisines vers les marges de la carte. Les vieux chemins structurants sont indiqués en bleu. En arrière-plan, la carte topographique Fortification Surveys (1869).



Pour faciliter la lecture des articles dans ce bulletin, plusieurs lieux-dits et édifices sont identifiés sur cette carte. En arrière-plan, un assemblage de planches de l'atlas cadastral de Pinsonneault (1907). [cartographie: Justin Bur]



Les villages issus de Côte-Saint-Louis après la séparation de Saint-Jean-Baptiste (1861) et Saint-Louis-du-Mile-End (1878), ainsi que la création du parc du Mont-Royal (1874). Le trait foncé en courbe représente le chemin de fer; les traits pâles, les limites d'arrondissements actuels. En arrière-plan, les rues d'aujourd'hui (OpenStreetMap). [cartographie: Justin Bur]



Justin Bur,
Administrateur SHP

QUELQUES NOTABLES DU COTEAU

LES PLESSIS-BÉLAIR

JEAN-LOUIS PLESSY-BÉLAIR (1678–1743), tanneur de Metz en Lorraine, fils et petit-fils de maîtres tanneurs, immigre au Canada en 1710 avec l'autorisation de l'intendant d'y exercer son métier. Après quatre ans de travail à Montréal pour un autre tanneur, il établit sa propre tannerie en 1714 au Coteau Saint-Louis. Le lieu qu'il choisit est alors perdu dans une vaste campagne – les carrières viendront plus tard – où un ruisseau coule, ressource naturelle incontournable à son installation. Le premier chemin vers la côte Saint-Michel y traverse le ruisseau; le chemin Saint-Laurent et le chemin des Tanneries (future avenue du Mont-Royal) n'existent pas encore. La tannerie est malodorante, mais profitable, et permet l'accumulation de richesses. Son fils aîné Charles (1714–1780) cède l'exploitation de la tannerie à d'autres en 1749. La famille sera ensuite connue pour ses carrières de pierre grise et pour son statut de très grand propriétaire foncier.

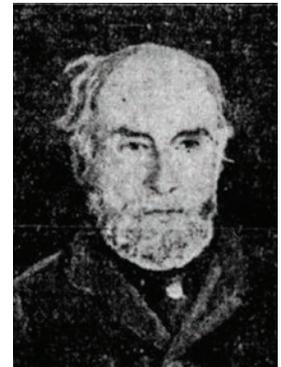
Un autre tanneur arrive à Montréal autour de 1714–1716 : il s'agit de Pierre Robreau dit Duplessis, d'origine poitevine. Il remplace Plessis-Bélaire dans son ancien emploi avant de s'établir, lui aussi, au Coteau Saint-Louis. Dans la génération suivante, il y aura au moins un conflit notable (un procès en 1742 pour le détournement d'un cours d'eau) entre les deux familles, mais aussi une alliance : Marie-Louise Plessis-Bélaire épouse en 1753 Pierre Robreau fils. Les Robreau Duplessis deviennent à leur tour des propriétaires fonciers importants dans le secteur.

Un autre des nombreux enfants Plessis-Bélaire, Joseph-Amable, forgeron, frère de Charles et de Marie-Louise, est le père de Joseph-Octave Plessis. Ce dernier s'illustre dans un tout autre domaine : il sera évêque, puis archevêque de Québec entre 1806 et 1825.

L'histoire de la grande tannerie reste à compléter. On sait qu'en 1749, elle est reprise par Louise de Ramezay qui en confie la gestion à un Robreau. *L'Aveu et dénombrement*

de 1781 identifie plusieurs tanneries sur les terres du Coteau Saint-Louis. Mais le recensement de Jacques Viger, en 1825, ne fait pas mention de tanneurs dans le village des Tanneries-des-Bélaire; ils se trouvent plutôt à Saint-Henri ou à Côte-des-Neiges. La grande tannerie Plessis-Bélaire est alors occupée par un cordonnier, Amable Gaudry; plus tard, elle devient une scierie. En 1887, l'ancienne tannerie, relique d'un passé oublié, entourée par un nouveau quartier urbain, est la proie des flammes.

Amable Gaudry, cordonnier, avait un cousin germain nommé également Amable Gaudry. Celui-ci avait un fils – Amable Gaudry, bien sûr! – maçon de métier, qui a épousé en 1812 une autre Marie-Louise Plessis-Bélaire, une petite-fille de Charles. Leur fils aîné, Amable Gaudry (1814–1906), boulanger de métier, deviendra le premier maire de Côte Saint-Louis en 1846 et, après la séparation de Saint-Louis-du-Mile-End en 1878, il sera son premier maire aussi. Son fils aîné s'appelait... Amable Gaudry...



Amable Gaudry,
boulangier et maire

Quant aux propriétés des Plessis-Bélaire, elles sont divisées entre différents héritiers. Une grande superficie, cependant, est remembrée et acquise en 1839 par Louis-Paschal Comte, maître maçon. En 1872, son fils Benjamin Comte vendra la plus grande partie de ce patrimoine (située à Saint-Jean-Baptiste et à Montréal) à un quatuor de promoteurs dont on a souvent parlé : Drolet, Rivard, Laurent et David.

Sources : DBC; DHPMR; livre terrier des Sulpiciens; nouvelles recherches généalogiques

LES BEAUBIEN

Pierre **Beaubien** (1796–1881) est né à Baie-du-Febvre, non loin de Trois-Rivières, dans une famille d'agriculteurs prospères. Il obtient un doctorat en médecine à Paris en 1822. Après quelques années en France, il revient au Canada en 1827, s'installant à Montréal où il aura une longue et illustre carrière comme médecin. En 1829, il épouse Marie-Justine **Casgrain**, jeune veuve du chirurgien Charles Butler **Maguire**; ils auront plusieurs enfants dont le plus illustre est Louis (1837–1915).



Sa carrière de promoteur immobilier commence par un investissement spéculatif en 1836. Pierre et son frère Joseph achètent les droits de succession de Simon-Hippolyte Durocher (l'éponyme de la rue Durocher), dont l'épouse décédée Marie-Julie était l'une des cinq filles de Pierre Foretier. La succession Foretier, paralysée en cour depuis 1816, est enfin réglée en 1841. Les frères

Beaubien obtiennent une terre à la côte des Neiges (ce sera l'amorce du cimetière Notre-Dame-des-Neiges), une terre à la côte Sainte-Catherine (un rectangle situé entre les avenues MacEachran et Stuart, y compris le parc Beaubien), et une terre du Coteau Saint-Louis pleine de carrières. Sur des parcelles de cette dernière seront érigées l'église Saint-Enfant-Jésus et l'Institution catholique des sourds-muets. Mais d'abord, en 1842 Pierre rachète la part de son frère; puis avec Louis-Hippolyte La Fontaine (député et futur premier ministre) et Joseph Bourret (maire de Montréal), il devient coseigneur de l'arrière-fief La Gauchetière, une source de revenus importants provenant du rachat de droits seigneuriaux à partir de 1855. Pierre Beaubien devient son propre censitaire en 1854, lorsqu'il acquiert la vaste propriété Wurtele, relevant à 60 % du fief La Gauchetière et pour le reste des Sulpiciens. L'annonce de la mise en vente de cette propriété affirme que la pierre utilisée pour la construction de l'église Notre-Dame dans les années 1820 était sortie d'une des cinq carrières y situées.

Entre 1841 et 1854, donc, Pierre Beaubien est devenu rapidement l'un des propriétaires les plus importants de Côte Saint-Louis. L'influence de sa famille ira en grandissant. Après le don pour l'église paroissiale et les

sourds-muets (1849), Pierre donne un terrain aux sœurs de la Providence (1874) et celui du parc Lahaie (1876). L'action de son fils Louis est déterminante dans la mise en place du chemin de fer à travers les terres familiales, ainsi que l'établissement de la gare du Mile End (1877). Les Beaubien mettent en marché des milliers de lots à bâtir, attirant, au tournant du XX^e siècle, de nombreuses usines et les ouvriers qui y travaillent. Pour faciliter ce coup immobilier, Louis Beaubien écarte les puissants propriétaires de carrières qui dominent à Côte Saint-Louis, en orchestrant la sécession de Saint-Louis-du-Mile-End en 1878.

Louis Beaubien épouse en 1864 **Suzanne Lauretta Stuart**, petite-fille du romancier Philippe Aubert de **Gaspé**. Parmi leurs nombreux enfants figurent Charles-Philippe, sénateur, Joseph, maire d'Outremont pendant 39 ans et grand-père de Philippe de Gaspé Beaubien (Expo 67, Télémedia), et Louis de Gaspé Beaubien, époux de Justine Lacoste, cofondatrice de l'hôpital Sainte-Justine.



Notez que les noms en caractères gras sont devenus des noms de rue dans les lotissements des Beaubien, bien que quelques rues aient changé de nom par la suite.

Sources : DBC (Pierre, Louis); MEM; Actes notariés de donation (BANQ).



Yves Desjardins
Membre de la SHP et de Mémoire du Mile-End

LE MAIRE, LA FABRIQUE DE VINAIGRE ET LA GARE FANTÔME

Note de l'auteur. – *La famille Lefebvre était surtout connue, au XIX^e siècle, pour ses manufactures de vinaigre, marinades et sucreries, situées à Montréal, à Berthierville et à Saint-Jean-sur-Richelieu. L'une de leurs marques de commerce, Vinaigre Lion, est d'ailleurs toujours utilisée aujourd'hui. Ce que l'on sait moins, c'est que les Lefebvre ont réinvesti une partie de leurs profits dans l'immobilier, contribuant ainsi à l'urbanisation du Plateau-Mont-Royal. Ils ont cependant dû faire face à la vive opposition de villageois partisans du statu quo.*

MICHEL LEFEBVRE, industriel à la retraite, fait preuve d'une énergie peu commune l'année suivant son retour en affaires, en 1873¹. Le 13 septembre 1874, il inaugure la manufacture Montreal Vinegar Works, rue Bonsecours dans le Vieux-Montréal. Quelques mois auparavant, il avait fait l'acquisition d'une résidence, située à l'emplacement aujourd'hui occupé par les Jeunesses musicales du Canada, avenue du Mont-Royal, à l'intersection de l'actuelle avenue Henri-Julien. Il achète aussi des terrains environnants dont il cède une partie au village de Côte Saint-Louis, le 9 mars 1874 pour la construction de rues. En échange, la municipalité lui accorde une exemption de taxes de cinq ans pour ses autres terrains². Peu de temps après, Lefebvre devient maire du village.

Ces terrains n'ont pas été choisis au hasard. Depuis 1869, on prévoit que le terminus du « Chemin à lisses de colonisation du nord de Montréal » – le grand projet du curé Antoine Labelle, mieux connu sous le nom de « P'tit Train du Nord » – sera situé à proximité. Cela provoque une forte fièvre spéculative, car on anticipe que la valeur des terres environnantes sera décuplée. Or, tout ne se réalisera pas comme prévu. La compagnie ferroviaire déplace son terminus à Hochelaga, afin de relier le chemin de fer au port de Montréal. Une gare est toujours prévue au Mile End, mais, en raison des contraintes topographiques du plateau, celle-ci doit être située plus

au nord, à la hauteur de l'actuelle rue Bernard. De plus, coïncidence ou pas, on se retrouve au cœur des terres de Louis Beaubien, grand propriétaire foncier du Mile End et l'un des principaux promoteurs du chemin de fer...

En devenant maire de Côte Saint-Louis, Lefebvre peut prendre les grands moyens pour tenter de sauver les meubles. Le 25 novembre 1874, lui et d'autres notables du village fondent la « Société de construction St-Louis ». Son but est de lotir et de vendre des terrains situés aux environs de l'emplacement de la gare espérée. Le 8 décembre 1874, la population du village est conviée à une grande assemblée, dont l'orateur vedette est le curé Labelle. Les participants approuvent unanimement la décision prise la veille par le conseil municipal : l'achat de 25 000 \$ d'actions de la compagnie ferroviaire, à la condition qu'elle construise un embranchement vers une gare au coin de Mont-Royal et Robin [Henri-Julien], soit l'emplacement même d'un des terrains appartenant à Michel Lefebvre.

Lorsqu'il devient évident que l'embranchement ne sera jamais construit, la valeur des lots à bâtir entourant l'emplacement prévu pour la gare s'effrite. C'est la fin de la carrière politique de Michel Lefebvre qui, accusé de malversations, remet sa démission le 1^{er} mai 1876. Le conseil municipal annule ensuite l'exemption de taxes accordée en 1874. Quant à la Société de construction St-Louis, elle est dissoute au printemps 1877.

Michel Lefebvre ne se décourage pas pour autant. Au cours des années suivantes, il acquiert d'autres terrains, avenue du Mont-Royal et rue Saint-Denis. En 1884, il crée avec ses fils, Théodule et Théodore, la Société immobilière Michel Lefebvre et Cie. Cette fois, la famille mise sur l'urbanisation du secteur grâce au prolongement de la ligne de tramways de la rue Saint-Denis vers le nord. Elle confie à l'architecte Jean-Baptiste Resther la conception de plusieurs édifices du nouveau quartier. Une publicité, parue dans *La Presse* du 26 février 1886, décrit ainsi les maisons qui, dans plusieurs cas, ont survécu :

« Superbes logements neufs à toit Mansard, façade en pierre, bâtis dans les derniers goûts et avec toutes les commodités les plus modernes : appareils de chauffage à eau chaude, bain en cuivre, w. closets modernes, égouts parfaits, service de chars urbains. Localité la plus saine de l'île de Montréal. Rue Saint-Denis et avenue Mont-Royal. »

Mais, pour arriver à leurs fins, les Lefebvre doivent surmonter d'autres obstacles. L'aqueduc et les égouts sont inexistant à Côte Saint-Louis, alors un territoire rural axé sur l'exploitation des carrières. Théodule, élu au conseil municipal en 1881, s'en fait le promoteur. Toutefois, de nombreux résidents du village s'y opposent, en raison des coûts. La famille construit alors son propre réseau d'égouts, ainsi que des trottoirs, pour desservir ses propriétés.

Elle est cependant consciente que la seule véritable solution réside dans l'annexion de Côte Saint-Louis par Montréal. Des négociations sont amorcées en 1883, mais celles-ci échouent à plusieurs reprises, notamment parce que les propriétaires des carrières craignent que Montréal ne leur impose de lourdes taxes. Les travailleurs des carrières, surnommés les Pieds-Noirs, provoquent même une émeute, en juin 1888, pour empêcher la tenue d'un référendum sur la construction des égouts. Les conseillers annexionnistes, Théodule Lefebvre en tête, obtiennent finalement la majorité au conseil municipal lors des élections de janvier 1892. Côte Saint-Louis devient le quartier Saint-Denis de Montréal, le 4 décembre 1893.

Notes. — **1.** Selon ses biographies, Lefebvre a fait fortune, entre 1849 et 1867, dans le commerce de la bière et des pâtes alimentaires. En raison de problèmes de santé, il a ensuite quitté les affaires et s'est retiré, jusqu'en 1873, dans le manoir de sa seigneurie, à Sainte-Ursule, en Mauricie. **2.** *Donation par Michel Lefebvre à la corporation du Coteau St-Louis*, Actes du notaire Joseph Chartrand, no 1890, 9 mars 1874. BAnQ.

Pour rédiger cet article, j'ai consulté les sources suivantes : *Procès-verbaux du conseil de Côte Saint-Louis* (AVM, P17) – journaux (BAnQ) – *Registre foncier* (aide à la recherche : Justin Bur).



En-tête de lettre de la compagnie Ozo, héritière de la dernière fabrique de vinaigre Lefebvre construite à l'intersection Mont-Royal et Drolet en 1898. Les affaires ne vont pas bien et Théodule Lefebvre doit vendre la manufacture à John Carsley en 1902. La famille Carsley, déjà propriétaire des vinaigres Ozo, agrandit les installations de la rue Drolet et crée en 1911 la Lion Vinegar Co. (d'après une vieille marque de commerce des Lefebvre). Lion est fusionnée dans le conglomerat Canada Vinegars en 1925. L'usine est fermée et vendue en 1960.
[Ebay/oldstuffquick]



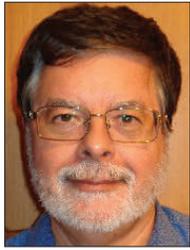
Rue Saint-Denis, côté est, juste au nord de l'av. du Mont-Royal. Quelques façades conçues par Resther pour Lefebvre.
[Photo Bernard Vallée, 2016]



Michel Lefebvre père, 1894
[BAnQ numérique]



M[ichel] T[héodule] Lefebvre, l'un des fils de Michel, homme d'affaires et échevin du quartier Saint-Denis. 1894 [BAnQ numérique]



LE LIEN QUI UNIT LES TANNERIES ET LES CARRIÈRES

Michel Gagné,
Administrateur SHP

LES TANNERIES actives au XVIII^e siècle dans le village des Tanneries-des-Bélaïr utilisaient divers procédés de tannage, selon les matériaux disponibles, l'évolution des procédés et la disponibilité de grandes quantités d'eau. Les villages abritant des tanneries se situaient à l'écart des quartiers peuplés, car leurs méthodes étaient nocives et toxiques pour l'homme : parmi elles, l'utilisation d'excréments et de graisse qui, déversés dans les cours d'eau, étaient malodorants ou nauséabonds.

Le tannage est un procédé chimique qui consiste à établir des liaisons qui unissent les fibres de collagène des peaux pour les transformer en cuir, ce qui lui confère une résistance à l'eau, à la chaleur et à l'abrasion, ainsi qu'une plus ou moins grande souplesse ou fermeté selon le type de cuir recherché.

La peau retirée d'un animal, généralement d'un bovin, est constituée de diverses couches, dont seulement une partie est conservée pour devenir le cuir. Le schéma 1 montre une coupe schématisée d'une peau avant et après le tannage.

La couche adipeuse et adipo-fibreuse de l'hypoderme (A) et la couche d'épiderme et les poils (B) sont enlevés lors du tannage. Les premières (A) sont principalement enlevées mécaniquement. La couche d'épiderme et les poils (B) s'enlèvent par un procédé chimique alcalin. Cette opération dégage des amines à odeurs nauséabondes rappelant

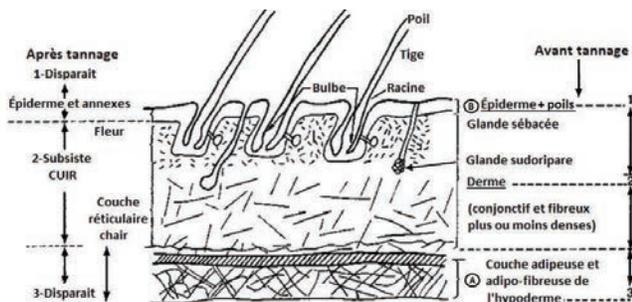
l'odeur de poisson pourri. Un des procédés alcalins consiste à utiliser de la chaux, un produit corrosif (effet irréversible de destruction de la peau). Et c'est là le lien entre les carrières et les tanneries.



Fours à chaux de la compagnie Limoges, vers 1894.
Source : Collection numérique BANQ.

Les carrières qui produisaient du calcaire étaient associées à des fours à chaux qui transformaient le calcaire en chaux, la chaux étant principalement utilisée pour la fabrication de mortier à construction. Cette transformation nécessite une très haute température, qui ne peut être atteinte que par un four spécialement conçu qui consomme une grande quantité de bois. De plus, ce procédé dégageait de grandes quantités de fumée et de gaz toxiques. On parle alors d'hydrocarbures polycycliques aromatiques cancérigènes, de monoxyde de carbone, un gaz mortel, et du dioxyde de carbone toxique qui en plus appauvrit la couche d'ozone. Il est bien connu que sur le Plateau, il y a déjà eu plusieurs fours à chaux dont ceux d'Olivier Limoges installés sur le chemin Papineau dans l'axe de la rue Sherbrooke; il était le principal manufacturier au Canada vers 1894. Sur la photo on voit les quatre fours à chaux, chacun fournissant 40 000 livres de chaux d'une grande qualité.

Un procès a eu lieu à Montréal en 1855, impliquant un établissement opérant un four à chaux rue Fullum et les Sœurs de la Providence. Ces dernières se plaignaient des fumées, suies, cendres et gaz toxiques qui entraient par les fenêtres du couvent. L'établissement fautif fut condamné à une amende de 10 \$ et des frais de 15 \$.



Correspondance des couches d'un tissu bovin, avant et après le tannage.
Source : *Conditionnement et commercialisation des cuirs et peaux bruts*, Maisonneuve et Larose, 1995.



Yves Desjardins
Membre de la SHP

UN PARC D'AMUSEMENT SUR LE PLATEAU, LE PARC-ROYAL

FIN XIX^E, début XX^e siècle, les parcs d'amusement se multiplient à Montréal. Les Montréalais s'y rendent par milliers pour voir des numéros de cirque, écouter des concerts et prendre un verre. Certains sont bien connus : de 1889 à 1919, le parc Sohmer, situé sur une terrasse au bord du fleuve à proximité de l'actuel pont Jacques-Cartier, attire les foules; son rival, le parc Dominion, situé plus à l'est, fait de même entre 1906 et 1937. Tous ces parcs ont eu un précurseur, le Jardin zoologique de Guilbault. Ce dernier a connu plusieurs emplacements, notamment de 1862 à 1869 sur le territoire de l'actuel Plateau Mont-Royal, entre la rue Guilbault et la rue Roy. Mais d'autres parcs d'attractions du Plateau ont sombré dans l'oubli.

C'est le cas du Parc-Royal, qui se trouvait du côté nord de l'avenue du Mont-Royal, entre les rues Mentana et De La Roche. Depuis 1875, des promoteurs louent l'emplacement pour y exploiter une piste de courses de chevaux, également connue sous le nom de *Mount Royal Driving Park*. Mais le 2 septembre 1891, le conseil municipal du village de Côte Saint-Louis autorise le maire à « prendre des procédures contre le propriétaire du rond de vélocipèdes, jeux acrobatiques, etc. pour avoir tenu un jeu sur ce rond sans licence »¹. C'est que le permis en vigueur n'autorisait que des courses de chevaux. Or, cet été-là, un nouveau groupe de promoteurs, chapeauté par Jean-Baptiste Deslongchamps, avait repris le parc en main et ajouté une foule de nouvelles attractions : ascension en ballon, « bouffons comiques », courses de bicyclettes, démonstrations de gymnastique, danse, etc. Les promoteurs et la municipalité concluent une entente l'année suivante et le village accorde deux permis distincts : l'un, à 50 \$, pour les courses de chevaux et l'autre, à 100 \$, pour « tenir un rond de jeu ».

Le Parc-Royal devient alors une destination de loisirs prisée des Montréalais, particulièrement pendant les chauds mois de l'été. L'emplacement est certes plus éloigné des quartiers populeux que le parc Sohmer, son rival. Mais ses promoteurs font valoir qu'on y respire « l'air frais



Cette année-là, les publicités nomment l'endroit « Parc Mont-Royal ». À partir de l'année suivante, il deviendra le Parc-Royal, probablement pour éviter la confusion avec le vrai Parc du Mont-Royal.

Source : La Presse, 18 septembre 1891.

de la campagne » et vante le service de tramways. On redouble aussi de publicité et de divertissements inédits pour attirer le public : ascension en ballon par mademoiselle Karletta, « l'aéronaute la plus intrépide du monde », qui fera du haut des airs une démonstration de trapèze; performance de Louis Cyr, « l'homme le plus fort au monde », à qui le maire de Montréal remet une médaille d'honneur; acteurs et chanteurs comiques, certains venus de New-York et même de Paris; feux d'artifice et troupes de vaudeville, etc. Le parc est également actif l'hiver et organise un bal masqué, avec orchestre, luge et patinage. Certains événements sortent de l'ordinaire : le 23 août 1893, on attend 10 000 personnes à la représentation en plein air de *Félix Poutré, ou l'échappé de la potence*, un drame historique écrit par Louis-Honoré Fréchette. Cette pièce de théâtre était basée sur les mémoires d'un homme qui prétendait avoir été l'un des dirigeants des Patriotes de 1837–1838, et qui avaient obtenu un immense succès. Or, on découvrit en 1913 que Poutré était plutôt un espion des autorités britanniques²!

Dans d'autres cas, l'attrait tient au morbide ou au saugrenu. Ainsi, les journaux rapportent qu'une foule

immense s'est rendue au parc le 2 juillet 1893 pour assister au saut de mademoiselle Vaidis, une émule du célèbre Peynaud. Il s'agit de s'élancer dans le vide d'une hauteur de 80 pieds pour atterrir dans un filet au ras du sol; une telle curiosité tient sûrement au fait



Source : *Montreal Herald*, 12 août 1892.

que Peynaud est mort quelques années auparavant lors d'une semblable performance... *La Presse* se demande alors si les autorités ne devraient pas interdire de tels événements³. Pour ce qui est du saugrenu, le parc promet, en juin 1895, une « vache aéronaute », qui fera un saut en parachute du haut d'un ballon. La foule est au rendez-vous, mais pas la vache, ce qui provoque un scandale. Penauds, les promoteurs expliquent que « tous les propriétaires de vaches dans les environs refusaient de permettre de se servir de l'un de leurs animaux »⁴. Pour se racheter, ils font venir à Montréal la vache « Maud » et l'admission est gratuite lors de la performance qui aura finalement lieu deux jours plus tard...

La clientèle visée par toutes ces attractions est celle des milieux populaires : plusieurs unions ouvrières tiennent leur pique-nique annuel au Parc-Royal; on y présente en grande première le « Chant des ouvriers » et, le 14 août 1893, le chef libéral Wilfrid Laurier



Source : *Le Samedi*, 16 juillet 1892.

prend la parole au parc lors d'une assemblée « convoquée pour les ouvriers ». C'est également au Parc-Royal que l'Union des Français de Montréal tient son « Festival champêtre » : en plus d'une fête foraine avec buvette, danseurs et chanteurs ambulants, on promet des « Tableaux vivants », tels *Rouget de Lille chantant la Marseillaise*, ou encore *L'Apothéose de la France*⁵. Est-ce en raison de la concurrence du Parc Sohmer? Ou est-ce plutôt parce que les promoteurs convoient de plus en plus les terrains de l'avenue du Mont-Royal pour y aménager des « lots à bâtir »? Peut-être un peu des deux. Quoi qu'il en soit, la dernière activité au Parc-Royal a lieu dimanche le 15 septembre 1895 : on présente *Louis Riel*, un « grand mélodrame, épisode de la rébellion du nord-ouest », présenté près de dix ans après l'exécution du chef métis⁶.

PARC-ROYAL

Avenue Mont-Royal, près la
rue St-Denis.

OUVERT TOUS LES DIMANCHES
*Représentation à 3 hrs. et
8 hrs. p.m.*

La semaine, tous les soirs à 8 hrs.

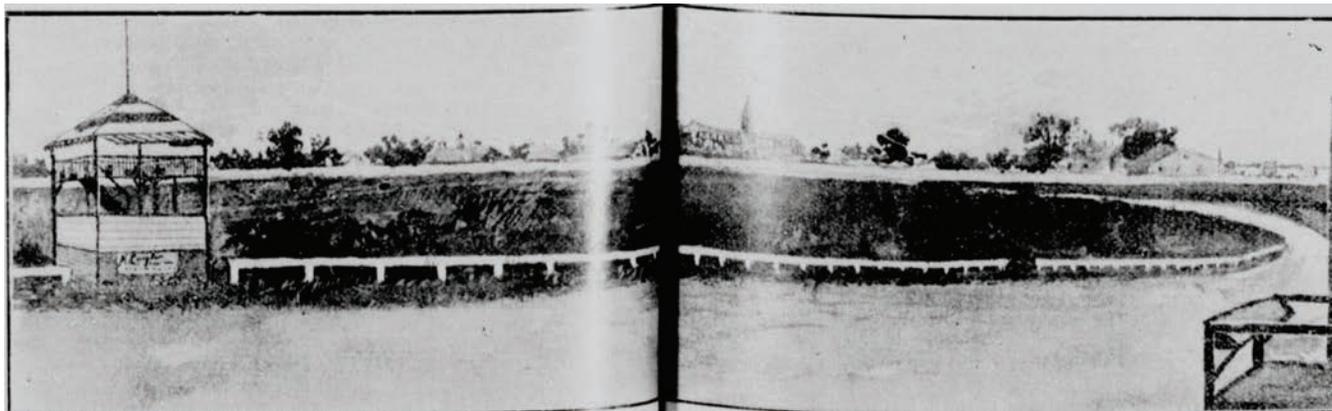
Engagement spécial de la Bande de la Cité,
sous la direction de M. Hector Fauteux.

*Changement de programme
chaque semaine.*

Entree 10 Cts.

N. B.—Les propriétaires du Parc assurent
que des améliorations importantes auront
lieu d'ici à quelques jours, et que 10,000 per-
sonnes pourront trouver un abri dans les
nouvelles bâtisses en voie de construction.

Source : *Le Samedi*, 17 juin 1893.



Dans son édition du 9 août 1902, l'Album universel présente un historique des courses de chevaux à Montréal. C'est la seule photo que j'ai retrouvée montrant le Parc-Royal. La ligne noire s'explique par le fait qu'elle s'étalait sur les deux pages situées au milieu du magazine.

Notes. — 1. Archives de la Ville de Montréal, Fonds de la municipalité de Côte Saint-Louis, *Procès-verbaux du conseil*. 2. À ce sujet, voir : Jean-Pierre Gagnon et Kenneth Landry, « POUTRÉ, FÉLIX », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 11, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 16 déc. 2019, http://www.biographi.ca/fr/bio/poutre_felix_11F.html. 3. « Parc Royal », *La Presse*, 3 juillet 1893. 4. « Le sujet manquant », *La Presse*, 11 juin 1895. 5. « Festival champêtre français », *Le Samedi*, 7 septembre 1895. 6. « Louis Riel », *La Presse*, 13 septembre 1895.



Huguette Loubert
Présidente et directrice du Centre de documentation et d'archives

CHRONIQUE DU CENTRE DE DOCUMENTATION ET D'ARCHIVES **CÔTE SAINT-LOUIS DANS LES DOCUMENTS**

L Y A 175 ANS naissait officiellement Côte Saint-Louis, un premier village incorporé sur un territoire un peu plus vaste que l'actuel Plateau-Mont-Royal.

Les documents portant sur ce village sont rares et, pour s'informer, il faut aller vers diverses sources. Le plus ancien document, qui date de 1825, soit avant l'incorporation du village, est le recensement de Montréal par Jacques Viger et Louis Guy. Une numérisation est accessible sur BAnQ numérique et la Société possède un exemplaire de la transcription produite par Claude Perrault en 1977. On y trouve de l'information sur l'occupation du territoire dans la section *Banlieue de Montréal*, divisions *Sainte-Catherine*, *Saint-Michel* et *village des Tanneries des Bélair* : ses habitants, sexes et groupes d'âge, métier ou profession et commerces. Déjà, sur un territoire surtout agricole, il compte bon nombre de travailleurs des carrières, dont les carriers, chauxfourniers, charretiers... Les tanneries, qui existaient depuis un siècle, ont alors déjà disparu du décor, même si un chemin en gardait la mémoire, lequel deviendra plus tard le chemin des Carrières. Les Plessis-Bélair se sont recyclés dans l'élevage d'une centaine de bestiaux, tandis qu'un cordonnier occupe l'ancienne grande tannerie.

On ne peut compter qu'en partie sur les archives de Côte Saint-Louis, car les procès-verbaux des premières décennies ont disparu lors d'un incendie et d'autres, au départ d'un secrétaire sans doute mécontent d'être licencié. Les archives des dernières décennies de son administration sont conservées aux Archives de Montréal. Cependant, de nombreuses pages de documents ont été photocopiées

lors de recherches par nos historiens. Nous les avons reliées et elles constituent une banque documentaire importante sur les premières décennies du développement du territoire; elles renferment aussi des cartes qui aident à bien comprendre son développement.

Un portrait très vivant des ouvriers des carrières, surnommés Pieds-Noirs, nous est parvenu grâce à une série d'entrevues réalisées en 1938 par Robert Prévost avec quelques-uns des carriers très âgés encore vivants, dans sept articles consécutifs parus dans le *Petit Journal*. Une copie est disponible au Centre.

Les documents relatifs aux paroisses de ce village sont aussi intéressants. Je pense en particulier aux mémoires des Clercs de Saint-Viateur qui relatent, entre autres, l'histoire de la construction en 1849, au Coteau Saint-Louis, d'une première chapelle autorisée par Mgr Bourget à l'intérieur du diocèse de Montréal et l'ouverture d'une école pour les sourds-muets. Il y a aussi la monographie sur la paroisse Saint-Jean-Baptiste d'Olivier Maurault, qui nous parle des débuts du village en 1861 et de la paroisse en 1873, sur un territoire qui appartenait jusque-là à Côte Saint-Louis.

Tous ces documents mentionnés et bien d'autres sont disponibles pour consultation au Centre de documentation et d'archives. Ce dernier est ouvert le mardi de 10h à 16h et il est fermé à l'heure du lunch. Pour le moment, il faut encore prendre un rendez-vous, mais espérons que bientôt vous pourrez y venir à votre gré. Nous vous accueillerons avec plaisir!



TÉMOIGNAGE

DÉCOUVERTE D'UNE STATUETTE ÉNIGMATIQUE

Par Hugnette Loubert, en collaboration avec Zoé Duquette

« Au début, je voulais garder la statuette. Mais mon père a dit que parce qu'elle était en plomb, on ne pouvait pas la garder, donc il l'a jetée à la poubelle. Quand ma mère l'a appris, elle est allée la récupérer. D'abord, je n'étais pas très curieuse, mais quand les renseignements sont arrivés, les questions venaient toutes seules. Est-ce une découverte historique ou une simple statuette commerciale? Les voilà mes questions! » Zoé Duquette



En juin dernier au Centre, nous avons reçu une demande de consultation pour un objet trouvé. C'est ainsi que nous avons rencontré Zoé Duquette, une charmante jeune fille de 9 ans, et sa maman, membre de la SHP depuis des années.

Elle avait trouvé une petite statuette en plomb de 6 cm, dans le sol devant sa maison rue Saint-Hubert, où la terre avait été retournée pour des travaux d'aqueduc, laissant peu d'indices sur sa position dans le sol. Il nous semblait évident que la statuette représentait saint Joseph.

Nous avons alors fait appel à nos connaisseurs en patrimoine religieux. Ils penchaient aussi pour saint Joseph, même s'il ne portait pas, selon l'iconographie traditionnelle, son fils ou un lys. La position de ses mains est protectrice et, d'après des traces d'usure, elles étaient appuyées sur quelque chose. Il n'y aucune inscription. Elle doit avoir une cinquantaine d'années, car l'usage du plomb dans les figurines a depuis pratiquement disparu.

Nous avons également appris que saint Joseph est le saint patron de l'immobilier. Différentes hypothèses ont été avancées et, avec Zoé, nous sommes allées de surprise en surprise, en découvrant un rite inconnu : celui d'enterrer une statuette de saint Joseph pour aider la vente de sa maison en suivant un protocole bien défini. Elle doit être placée la tête en bas dans le sol, à une certaine distance

du mur, et elle doit faire face à la maison, sinon c'est celle d'en face qui sera vendue!

Ce rite était semble-t-il bien connu des Italiens; mais d'autres recherches nous ont appris que c'est une coutume largement répandue aussi bien au Canada qu'aux États-Unis depuis longtemps. Si bien que l'agence immobilière la Capitale en fait mention actuellement sur son site internet!

Le Frère André aurait même eu recours à ce stratagème afin d'acquérir le terrain où il voulait bâtir l'Oratoire Saint-Joseph. Le propriétaire refusant de vendre, le thaumaturge aurait planté des statuette du saint autour de la propriété. Peu après, le propriétaire le mettait en vente...

Dans le livre *Rien dans le ciel* de Michael Delisle, paru récemment aux Éditions du Boréal, on peut lire en page 54 : « ... Quand il a magasiné les Vierges dans une procure, il a demandé le prix d'un saint Joseph. La vendeuse lui a demandé si c'était pour "enterrer" parce que si c'était pour "enterrer" elle avait des modèles plus petits, plus pratiques... »

Merci à Zoé pour le don de la statuette à nos archives, à ses parents, à Kevin Cohalan et Bernard Mulaire pour leur enthousiasme à tenter de résoudre l'énigme!



Pour réagir à ce texte, visitez le blogue de la SHP

CÔTE SAINT-LOUIS OU CÔTEAU SAINT-LOUIS, CELA RESTERA TOUJOURS LE VILLAGE... DES PIEDS-NOIRS.



Source : BANQ fonds Edgar Gariépy

Ces petites maisonnettes de bois de la rue Berri, près de Saint-Grégoire, rendent bien ce caractère villageois qui régnait à Côte Saint-Louis. Il est facile de s'imaginer le côté paisible des lieux; mais aussi de la rigueur des conditions de logement.



Source: Archives de la Ville de Montréal

Mais quand les carrières se déplacent, vaut peut-être mieux prendre sa retraite et profiter du bon temps en fumant sa pipe au casse-croûte de la rue Saint-Grégoire. Cette photographie nous montre bien le côté rudimentaire des vieilles constructions du village; bâtiment bas, presque enfoncé dans le sol, où on peut même présumer que le plancher était en terre battue.

LE PRÉSENT NUMÉRO du bulletin était consacré au Village de la Côte Saint-Louis, un des villages fondateurs de notre quartier. Au printemps prochain, nous vous présenterons le Village de Saint-Jean-Baptiste qui se caractérise surtout par une volonté de développement relativement dynamique.

Le quotidien de Côte Saint-Louis tournait beaucoup autour de l'industrie des carrières de pierres. Éloigné de la vieille ville, le village s'est donc développé en relative autosuffisance. La petite épicerie située angle Berri et Boucher représente bien le caractère presque rural du village. La construction est en bois, mais on s'assure que le massif du foyer et de la cheminée sont en maçonnerie.



Source : BANQ fonds Edgar Gariépy

Habituellement l'usage de la pierre pour les constructions est réservée aux riches demeures. Mais nos fiers carriéristes ne se gênent pas pour l'utiliser chez eux. Cette maison de la rue Berri est petite puisqu'il faut minimiser les efforts de chauffage, d'autant plus que ce mode de construction est moins performant que le bois pour contrer les rigueurs de l'hiver.



Source : archives famille Pierre-Paul Boucher



LIVRAISON À DOMICILE

Du mardi au samedi de 10h00 à 18h00.
Camion réfrigéré

L'intermarché ROYER

1000, avenue Mont-Royal Est
514 598-5946

*Votre pharmacie Jean Coutu,
de l'avenue du Mont-Royal et Berri
est heureuse de s'associer à ce
15^{ème} anniversaire
de la Société d'histoire du Plateau*

Pharmacie
**Julie Dansereau,
Julie Dubois
et Marie Nguyen**

affiliée à  **Jean Coutu**

_____, pharmacien(ne)

501, avenue Mont-Royal Est, Montréal, QC H2J 1W6
Téléphone: 514 521-3481 • Télécopieur: 514 521-8011
www.jeancoutu.com



centre de copie Papillon

Imprimerie · Photocopies
Reliure · Fax · Laminage
GRAND FORMAT · Autocollant
Infographie

514 526-1177
copiepapillon@videotron.ca
www.centredecopiepapillon.ca

Ruba Ghazal

Députée de Mercier

1012 av. du Mont-Royal Est, Bur. 102
Ruba.Ghazal.Merc@assnat.qc.ca
T: 514-525-8877



ASSEMBLÉE NATIONALE
DU QUÉBEC





FRUITS ET LÉGUMES D'ICI

PRODUITS DE L'ÉRABLE

PRÊT-À-MANGER

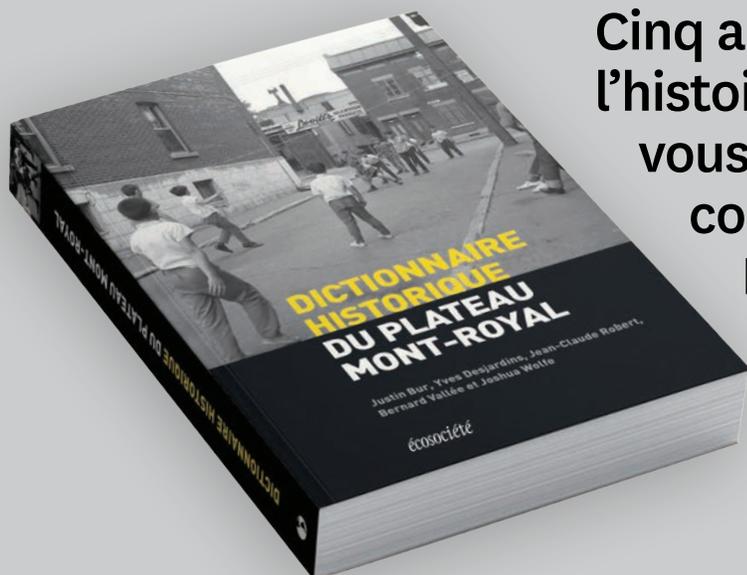
BOUQUETS

**LA TERRE
EST UN BEAU
JARDIN**

KIOSQUE MONT-ROYAL

**CENTRE JARDIN AVEC
HORTICULTEURS
SUR PLACE**

**TOUT JUSTE À LA SORTIE
DU MÉTRO MONT-ROYAL**



**Cinq amoureux de
l'histoire de Montréal
vous invitent à faire la
connaissance d'un
Plateau Mont-Royal
rarement exploré.**



écosociété
ecosociete.org

488 pages – 44 \$

**Plus de 600 entrées
et 475 illustrations**